



Consultez les fiches de lecture de cet ouvrage  
sur [www.lesnouveauxauteurs.com](http://www.lesnouveauxauteurs.com)

**GRAND GAGNANT PRIX FEMME ACTUELLE 2009**

**ROMAN DE IL'ETE 2009**

**Auteur : Jean-François Bouygues**

**Titre : Au bord des cendres**

**Genre : Roman**

**EXTRAIT**

## CHAPITRE I

*Il faut vivre pour écrire et non pas écrire pour vivre.*

**Jules RENARD**

## PROLOGUE

*J*e m'appelle Vincent.

Vincent Croizer. J'étais marié.

J'avais un enfant. Un petit garçon de cinq ans.

Il y a des assassins partout dans les villes, et les cimetières ouvrent leurs portes ; des assassins qui s'ignorent et qui, en même temps qu'ils brûlent un feu rouge, brisent la vie d'une famille... Les crimes ne sont pas tous commis avec une arme. Quatre roues, un moteur ont suffi à m'arracher ce que j'avais de plus cher au monde.

Le bonheur n'existe plus pour moi.

J'ai vingt-huit ans et je n'ai déjà plus rien.

Rien, sauf peut-être accomplir l'inéluctable, l'inattendu, l'incompréhensible, l'impossible, l'invraisemblable *voyage*

*Novembre 1994*

*J*e croyais que le bonheur n'existait plus pour moi. Il y a un an de ça, j'ai tout perdu. Ma vie s'est arrêtée. J'ai longtemps cru qu'en tirant la porte du cimetière, j'allais pouvoir en même temps tirer un trait sur le passé, oublier mon malheur, et réapprendre à vivre. Au bout du compte, et après six mois de thérapie, j'ai appris lentement, non plus à vivre, mais à survivre. Et voilà que cette survivance ou plutôt ce voyage intérieur m'a conduit aujourd'hui à préparer un autre voyage des plus inattendus : retrouver la mère de mon père qui est tenue pour morte depuis 1944. Ce retour vers le passé et toutes les investigations qui en résultent sont un défi peu ordinaire. Défi auquel je n'aurais peut-être jamais songé sans le choc du drame de ma vie. Il est bon et rassurant de se dire qu'il est toujours possible finalement de retrouver un sens à sa vie, même après avoir tant perdu.

Lorsque j'étais enfant, je rêvais d'être adulte. Je rêvais d'un autre monde. Un monde qui m'ouvrirait enfin ses bras. Celui dans lequel j'avais grandi fut construit par une mère exécrable qui n'avait su que m'étouffer, me noyer, m'engloutir, sans jamais me laisser le temps de me débattre. Enfant, je rêvais d'amour, de partage. Je rêvais d'une vie simple et saine, dans une vraie famille.

J'avais fini par trouver tout cela. Au sein de ma *famille*.

Et aujourd'hui, j'ai tout perdu.

Ma véritable famille, celle que j'avais fondée et au sein de laquelle je vivais vraiment heureux, m'a été enlevée il y a un an de ça. L'espace d'une seconde, ma vie s'est arrêtée. De la porte de l'ambulance qui se refermait sur mon fils et ma femme, à celle du cimetière qui s'ouvrait sur mon malheur, il m'a été impossible d'accepter de vivre dans la réalité. Impossible.

Je suis né à Toulon le 10 mai 1966, d'un père orphelin, mécanicien à l'arsenal de Toulon, et d'une mère qui se prostituait. Le foyer où j'ai grandi n'a jamais été qu'un cercle déprimant sur lequel ma mère régna d'une main de fer. Son coeur était de pierre ; l'amour n'y avait pas sa place ; pas même la plus petite attention. Je ne parle pas des petites tartines que mes camarades croquaient pour leur quatre-heures à la sortie de l'école, avec sur le front un baiser de leur maman adorée. Pour moi, rien de tout cela ; à peine un regard oblique, des ongles pointus qui venaient se planter dans la chair de ma nuque, et la voix acide de ma mère qui disait « Allez, avance donc ! ». Puis, une fois rendus à la maison, venait alors l'apothéose : des gifles, des cris, des coups de martinet sur les cuisses, des touffes de cheveux arrachées par poignées, et je vous épargne les sempiternels « Bordel de Dieu, je vais le crever ce gosse ! ». Cependant, au-delà des douleurs physiques dont on se passerait toutefois volontiers, convenez-en, j'ai toujours gardé en moi, et en toile de fond de cet acharnement maternel, le souvenir du silence obstiné et constamment résigné de mon père. Si seulement il avait pris ma défense contre ma mère ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, il m'aurait donné le sentiment d'exister. Mais il n'a jamais rien fait, jamais rien dit. Démissionnaire sur toute la ligne. Le néant total. L'échec cuisant. Je me demande encore souvent comment il a pu la laisser me faire du mal, sans rien dire. Parfois j'en viens à souhaiter qu'il comprenne un jour sa faute, son manquement, et toute l'amertume que j'ai pu ressentir face à un tel abandon de sa part. Et puis, en y réfléchissant bien, empêtré comme il l'était dans une « inexistence » désolante, mon père a tellement tout raté dans sa vie qu'il m'est difficile aujourd'hui de lui en tenir vraiment rancœur.

Ainsi, telles furent mon enfance et mon adolescence. Telle fut également ma famille, et vous constatez ô combien elle n'en fut pas une.

Puis, les années passant, le temps a fini par déposer son voile obscur, et du soleil est entré dans

mon petit univers. Aujourd'hui, le petit enfant malheureux n'existe plus ; j'ai rangé mon cartable, mes petits tabliers d'écolier dépérissent dans un coin de la cave. En grandissant, j'ai appris à me défendre. Je suis devenu un homme... Et puis un père... Mais hélas, en vain. Tout recommence toujours.

Depuis le début de l'après-midi, il ne cesse de pleuvoir sur le port de Toulon où Lisa et moi nous nous promenons main dans la main. Ma soeur, qui aura vingt-deux ans au mois de décembre, est étudiante en Droit. Elle rêve de devenir avocate, et je suis persuadé qu'elle y parviendra car depuis maintenant deux ans, elle est intimement liée à l'un de ses professeurs. Leur complicité et le travail qu'ils effectuent ensemble me confortent dans l'idée qu'elle peut réussir. J'ai rencontré son professeur à plusieurs reprises, et je dois dire que c'est vraiment quelqu'un de bien. Cela dit, il a dix-sept ans de plus que ma soeur, et papa est très déçu que sa fille ne fréquente pas un gentil petit étudiant de son âge.

Errant le long des quais et serrés l'un contre l'autre sous un parapluie bleu et jaune, je m'entretiens avec ma soeur au sujet de papa et sa famille dont il ne parle jamais. Jusqu'à la semaine dernière, nous ne savions rien de ses parents. Papa nous avait toujours dit qu'ils étaient morts depuis des années. Et comme il n'avait également jamais voulu donner la moindre information à leur sujet, nous ignorions totalement qui ils étaient et s'ils étaient réellement morts. Et puis est arrivé ce jour du mois dernier où Lisa m'a raconté que quelqu'un avait appelé à la maison en disant que notre grand-mère serait vivante, quelque part... Inutile de vous préciser que j'ai longuement interrogé ma soeur à propos de ce mystérieux appel téléphonique ; mais elle n'a rien pu me dire de plus. Les jours suivants, j'ai plusieurs fois tenté de l'aborder, mais à sa manière de s'esquiver j'en déduisis qu'elle ne souhaitait plus en parler. Tout cela m'a paru suspect, et j'ai supposé que la mère devait lui avoir fait quelques confidences. Troublé par cette affaire, je ne tardai point à avoir une conversation avec mon père, sans toutefois guère d'espoir. Comme prévu, avant de se replonger dans son silence et son mutisme habituel, il déclara tout bonnement ignorer totalement l'existence de ces coups de téléphone.

Ce qui est incroyable, en dehors du fait que mon père, à ma connaissance, n'a jamais entrepris de recherches, c'est son silence ininterrompu sur tout ce qui concerne son passé, ses parents, sa famille. Pour ma part, je n'ai jamais compris et admis ce silence forcé. J'aurais aimé, au contraire, qu'il nous parle d'eux. Aujourd'hui, je me dis qu'il les regrette certainement, et qu'il a souffert toute sa vie de leur absence. Il en souffre encore, naturellement. Qui n'en souffrirait pas ? Je comprends très bien, mais en même temps je ne cesse de me demander : pourquoi un tel silence ? Quel mystère cache ce passé dont personne ne parle ?

Certes, Lisa a beau m'affirmer qu'elle essaie, depuis cet appel mystérieux, d'inciter la mère à faire quelques révélations ; mais je ne la crois guère. Elle pense trop à la mère. Trop pour l'importuner avec des questions. Elle est inquiète à son sujet. Tout à l'heure, elle attendait que je daigne prendre de ses nouvelles. Un petit élan du coeur que je n'ai pas eu. Et j'ai à nouveau senti que mon attitude l'attristait, et même la décevait. Je le regrette bien, mais à chacun son coeur. Même dans ces moments difficiles de la maladie, il m'est impossible d'avoir la moindre pensée pour cette femme allongée sur son lit d'hôpital sous des draps blancs et froids rejetés sur son corps brûlant. Et ce n'est pas la compassion de Lisa qui me la décrit sans cesse amaigrie et usée par la maladie, qui pourra y changer quoi que ce soit. Je ne doute pas qu'il soit atroce pour ma soeur de voir sa mère ainsi ; mais en dépit de tout, du teint pâle, des yeux absents, des piqûres de morphine, de la souffrance contenue en silence, des effets terribles de la chimiothérapie, du souffle haché par la douleur l'autorisant à peine à bouger les lèvres pour exprimer son désir de mourir, je m'obstine à ignorer cette femme que je n'ai plus revue depuis qu'un après-midi de septembre elle a quitté d'urgence la maison en ambulance.

Lisa m'a une fois de plus demandé de venir lui rendre une visite à l'hôpital ; « Tu devrais venir la voir... Ça lui ferait plaisir... », a-t-elle ajouté toujours d'une petite voix suppliante. Elle ne cesse de me harceler avec ça depuis des semaines, et j'ai évidemment refusé comme d'habitude. Elle a beau me prier de ne pas commettre l'irréparable, je persiste à camper sur ma position.

Dignement. Et peut-être aussi bêtement. Mais pardonner, je ne peux pas.  
Cette femme n'existe plus pour moi ; je ne puis admettre d'être ému par ce qui lui arrive. Je l'ai effacée de ma mémoire et ne veux plus jamais la revoir.

Voilà maintenant presque une heure que je suis rentré à la maison. Je suis seul. Lisa est allée à l'hôpital rendre une visite à la mère. Et mon père s'est rendu au stade Mayol voir le match de rugby du RCT<sup>1</sup>.

Je vis chez mes parents, dans un appartement d'une des tours de La Beaucaire. C'est dans cette cité miteuse des quartiers de Toulon-Ouest que papa a acheté dans les années soixante-dix un appartement situé au neuvième étage. Depuis mon arrivée, j'ai usé l'essentiel de mon temps à fouiller toute la maison, sans succès. Impossible de mettre la main sur notre livret de famille ! Je l'ai pourtant vu pendant des années rangé dans le meuble secrétaire qui se trouve dans la salle à manger. Jamais je n'avais pensé l'ouvrir, car effectivement le besoin de le feuilleter ne s'était jusqu'alors jamais fait sentir. Et aujourd'hui qu'il me le fallait pour jeter un oeil sur l'extrait de l'acte de mariage de mes parents, pas moyen de mettre la main dessus !

Quand Lisa rentrera, je lui demanderai si elle sait ce qu'il est devenu. Et puis qu'elle essaie aussi d'en savoir plus avec la mère ; aussi malade soit-elle, il est probable qu'elle sache beaucoup de choses ! J'en suis à peu près là de mes pensées lorsque la sonnerie du téléphone se met à retentir dans tout l'appartement. Je replace rapidement dans le secrétaire les affaires que j'ai bousculées, et je cours répondre.

Je décroche, et à ce moment-là, ma voix se fige tout à coup.

Impossible de parler.

Lisa est au bout du fil. Elle sanglote.

Elle est effondrée comme si elle venait de perdre père et mère.

Elle n'a encore rien dit et pourtant j'ai déjà tout compris.

C'est curieux, j'ai tout à coup comme une impression de déjà vu. Oui, cette seconde-là, je la connais, comme si je l'avais déjà vécue.

« Maman est en train de mourir. Viens avec nous » : elle n'a dit que ça, puis elle a raccroché.

Elle n'a pas eu besoin d'attendre que je réponde ; elle savait, Dieu sait comment, que je viendrais.

Et j'y suis allé.

**M**a maman est morte ce matin.

Lundi. À sept heures du matin.

Ce n'est pas juste. Le jour allait se lever. Je ne pourrai jamais oublier ce lundi 21 novembre 1994...

Mon frère Vincent était dans le couloir. Il n'a pas assisté à son décès. Il a attendu que la toilette mortuaire soit terminée pour entrer. Papa était assis au fond de la chambre, depuis de longues heures, la tête baissée. Il s'est levé juste à la fin.

---

<sup>1</sup> Racing Club de Toulon, club de rugby de la cité varoise.

Dans les minutes qui ont aussitôt suivi son décès, des quantités incroyables de souvenirs, que seule la perte d'un être cher fait rejaillir, se sont bousculées dans ma tête. J'aurais voulu réveiller maman pour les lui raconter, parler encore un peu avec elle, la garder en vie près de moi le plus longtemps possible. Oui, qu'elle continue à vivre, malgré ses souffrances...

Vincent ne sera pas là pour l'enterrement. Il m'a dit que de toute façon il avait déjà décidé de partir avant que... Avant que cela n'arrive. Mais je n'en suis pas si sûre ; la vérité c'est qu'il veut s'échapper. Depuis le drame qui a coûté la vie à Juliette et Thomas, il ne supporte plus les cimetières. Je sais que ça le rassure de ne pas être avec nous, et j'accepte sa décision. Maintenant qu'il a repris le dessus et effacé de sa vie cette douloureuse période, ce n'est pas pour replonger. Je le conçois très bien. Cependant, je ne peux m'empêcher de penser que c'est le décès de maman, bien plus que ses démons passés, qu'il refuse d'affronter.

Et après tout, il a raison, car, à y regarder de plus près, ça serait terrible pour lui s'il venait à s'effondrer de remords devant son cercueil. De toute façon à quoi bon ? Il est trop tard désormais. Et si je le pouvais, je prierais volontiers afin qu'il ne sache jamais combien il s'est trompé en choisissant de l'ignorer si farouchement.

Son départ est prévu pour demain. Il se rend dans le Limousin, dans le petit village où notre père est né. Il aurait subitement décidé ces derniers jours de se lancer dans des recherches pour retrouver notre grand-mère. Je persiste à penser que c'est le décès de maman qui a précipité sa décision. Mais soit. J'en suis heureuse pour lui. Cela va l'occuper quelque temps, et qui sait ce qu'il va découvrir ? J'aurais évidemment souhaité l'accompagner, mais je ne peux me permettre de laisser de côté mes études.

Il est curieux que dans la famille tout le monde parte tout à coup ; et je crains que papa ne se retrouve bien seul, car je le quitte également. Dimitri veut que j'aille vivre avec lui. C'est mon professeur de Faculté. Il y aura bientôt deux ans que nous nous connaissons. Et puis même si je quitte la maison, je ne serai pas loin ; je vais habiter à un kilomètre à peine de chez nous, un quartier qui s'appelle le « Pont du las ». Non, je n'abandonne pas mon père. Loin de là. Avec tout ce qu'il a fait pour moi. Moi qui ne suis même pas sa fille.

Il y a environ un mois, maman, sur son lit d'hôpital, m'a dit en confession que papa n'était pas mon père. Elle me l'a dit exactement en ces termes, de but en blanc. « Il y a des années, il m'a fait promettre de ne jamais te le dire, mais aujourd'hui, je ne peux plus mentir... » Sa maladie lui avait ouvert le cœur. C'est terrible l'idée qu'il faille accepter que ce n'est qu'à l'approche de la mort que ma mère s'est révélée pleinement, telle qu'elle était au plus profond d'elle-même. J'ai découvert une femme complètement épanouie, rayonnante, généreuse, et émouvante comme jamais !

Je l'ai dit à Vincent, pour qu'il vienne la voir. Maintes fois j'ai essayé de lui faire entendre raison. Il a toujours refusé. « C'est poignant ce qu'elle a changé, tu verras », je lui disais ; et comme toujours il faisait l'indifférent en haussant les épaules. Il n'est jamais venu.

*Mardi 22 novembre 1994*

Sous un soleil radieux, le TGV entre en gare avec un peu de retard. Il ne nous reste que quelques minutes encore à partager... Avant la séparation... La première de notre vie. Vincent me tient la main. Je devine qu'il serre les dents parce que l'émotion le submerge et que des larmes pourraient couler. Moi je pleure depuis le matin, pour un oui ou pour un non. Je lui donne son petit casse-croûte que je lui ai acheté au buffet de la gare, et il me demande de l'excuser auprès de papa, de n'être pas présent à l'enterrement qui aura lieu demain matin.

- T'inquiète pas pour papa, il comprendra, chuchoté-je en jouant avec mon mouchoir.

La voix du speaker annonçant le départ imminent du train, Vincent me donne alors sur la joue un petit baiser timide et mouillé. Puis, accomplissant la dernière volonté de maman, j'ouvre rapidement mon sac et je lui tends un petit paquet grossièrement plié dans du papier bleu.

- Qu'est-ce que c'est ? me demande-t-il avec surprise.

- C'est pour toi. Mais tu ne dois pas l'ouvrir avant que le train soit parti.
- C'est un cadeau ?
- Tu verras...

Puis, il m'embrasse à nouveau, et monte dans son wagon. Les portes se ferment dans un bruit de soufflerie d'aspirateur géant, et je viens me placer tristement devant sa vitre. Une fois assis, il me dit « *À bientôt* » du bout des lèvres ; et le train s'élance lentement...